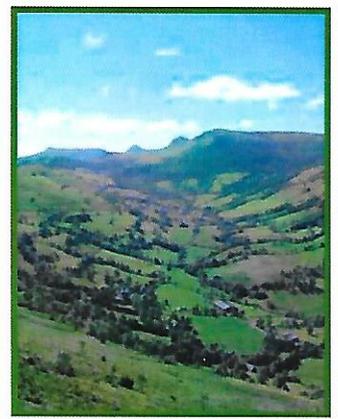


La Vallée du Mars

au fil du temps.....

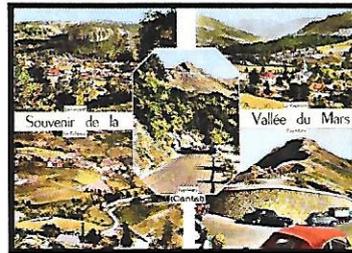


EDITORIAL

N° 5

Juillet 2009

Prix : 2 euros



*La mémoire
est en péril !*

Un grand merci tout d'abord à tous les lecteurs, résidents de la vallée, touristes de passage mais également à ceux qui se sont abonnés et qui ont manifesté leur intérêt à ce bulletin.

Notre belle vallée du Mars est peuplée en majorité de personnes âgées, témoins de la vie quotidienne au début du XXème siècle. Malheureusement, nos « anciens » disparaissent les uns après les autres et ils emportent avec eux leurs souvenirs. Et c'est là que se trouve le péril, car ils n'ont pas toujours l'occasion de transmettre leur témoignage aux jeunes générations !

Je voudrais rendre un hommage particulier à Mademoiselle Raymonde CHAMBRE, ancienne institutrice au Falgoux qui a laissé de nombreux écrits manuscrits relatant l'histoire de la vallée à travers ses lectures et ses souvenirs. Elle m'a donné l'accès à son imposante bibliothèque, source d'articles passés et à venir. Le temps ne nous a pas permis de mener à bien tous nos projets.

Hommage également à Madame Jeanne MISSONNIER, qui participa activement à la découverte du patrimoine archéologique de la région de Mauriac et qui nous a quittée également en ce début d'année 2009.

Les sources d'informations généalogiques, sur le patrimoine et l'histoire du Cantal sont nombreuses dans le Cantal : archives départementales à Aurillac, bibliothèques, associations locales (Aprogemere, Cantal Passion Cantal Patrimoine ...), les archives diocésaines à St Flour, mais également des sites internet ou des blogs sur des villes (Mauriac, Salers, Pleaux...). Des forums de discussion permettent également l'entraide.

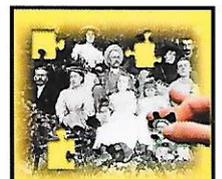
Merci donc pour tous les témoignages reçus et à venir et bonne lecture.

Sommaire :

Informations en bref	p 2
La généalogie, une passion	p 3
La vie dans les estives	p 4-5
Les outils, autrefois	p 6
Témoignages	p 7
Le maréchal-ferrant	p 8
Les métiers de nos ancêtres	p 9
Le patois	p 10-11
Une histoire de famille les Montclar	p 12-13
Objets insolites « lo cotso »	p 14
La statue de St Ferréol Eglise du Vaulmier	p 15
Comment participer	p 16

*Parler de nos ancêtres, c'est les faire revivre.
Ne rien dire, c'est les oublier !!*

Françoise PICOT
née FAUCHER





INFORMATIONS EN BREF

Dans cette nouvelle rubrique, nous vous ferons part d'informations recueillies au fil de nos recherches et qui ne peuvent faire l'objet d'un article.

Figureront également ici les commentaires, corrections ou informations complémentaires apportés par nos lecteurs suite à des articles parus dans les bulletins précédents.

Nous profiterons de cette rubrique pour lancer des appels sur des sujets que nous souhaitons aborder et sur lesquels nous avons besoin de la mémoire collective.

Photo de l'abbé ROUCHON,
curé du FALGOUX jusqu'en 1937,
auteur de la monographie religieuse du Falgoux.



Il a été l'inspirateur de Clément VAUDEL, écrivain, pour son livre « mon curé chez les riches » dont fut tiré un film ayant le même titre.

Clément VAUDEL et l'abbé ROUCHON se connaissaient par l'intermédiaire du Docteur Chavignac de Salers.

Merci à JP VERGER

L'abbé Pierre CHAMBON, originaire du village d'Espinasse, paroisse du Vaulmier naquit le 21/01/1798. Après avoir été professeur au collège de Mauriac, il quitta le diocèse de St Flour pour celui de Moulins. Par ses qualités, il conquiert l'estime de son évêque qui le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale et lui confia la cure de Souvigny. C'est là qu'il fit la connaissance et la conquête d'Alexandre Dumas Père, au début de sa tournée dans le Midi de la France. Les *impressions de voyage* que le célèbre romancier publia, tracent en termes lapidaires la silhouette de notre doyen auvergnat et vantent sa haute culture intellectuelle, la distinction de ses manières..... Il prend sa retraite dans sa paroisse d'origine, entre au Conseil Municipal du Vaulmier et y garde sa place jusqu'à ses derniers jours... Il contribua pour une large part à la création de la Commune du Vaulmier. Mais son chef-d'œuvre d'architecture reste la construction du chœur de l'église et du clocher à laquelle il collabora pendant 4 ans avec M. Carriat, architecte et dont la pose de la 1ère pierre eut lieu le 20 août 1853.

M. le chanoine Chambon est mort à Espinouse en 1879. Le conseil municipal lui accordera gratuitement une concession à perpétuité pour sa sépulture dans le petit cimetière du Vaulmier.

Source : « les paroisses de l'archiprêtré de Mauriac » par René de Ribier

Appel aux témoignages

Nous ne pouvons oublier que la vallée du Mars est connue sous le nom de
« la vallée des ferrailleurs »!

Ces derniers ont fait construire de superbes maisons qui font partie du patrimoine de cette vallée.
Nous lançons un appel pour recevoir le témoignage des descendants de ces familles.

Les anciens vitraux de l'église de Saint-Vincent ont été endommagés au cours des années. Ils ont été changés en 1994. Quelqu'un a-t-il souvenir de ces anciens vitraux ? Existe-il une description ou encore mieux des photos ?

La généalogie, une passion, par Françoise PICOT née FAUCHER

J'ai foulé la terre de mes ancêtres de la vallée du Mars depuis ma plus tendre enfance.

Déjà, toute petite, j'avais l'impression de faire partie d'une grande famille remplie de cousins et de cousines. Chaque année, mon père Jean FAUCHER, natif de St Vincent, me disait : « dis bonjour, c'est un cousin », ou « viens, nous allons rendre visite à une cousine »....

C'était certain, pour moi, nous étions tous cousins dans cette vallée !!!

De nombreuses années plus tard, l'impression de mon enfance se confirme. Aujourd'hui, je découvre, grâce à la généalogie sur internet, de nombreux « cousins » éparpillés dans toute la France. Nous avons tous un lien commun : des ancêtres qui ont vécu dans la vallée du Mars à une certaine époque.

Je ne pourrai jamais assez remercier Jean-Paul VERGER, qui, inlassablement, a recueilli de très nombreuses données dans les registres civils sur l'ensemble des familles ayant vécu dans la vallée (au FALGOUX essentiellement) retranscrites sur le site internet de Généanet pour en faire profiter la communauté.

Grâce à ses relevés, j'ai pu répertorier mes ancêtres dans la vallée du Mars jusqu'en 1600 environ soit la bagatelle de 14 générations !!! Cela semble incroyable.

Quand on sait qu'autrefois, les familles de 8 à 10 enfants étaient fréquentes, je vous laisse imaginer le nombre de cousins !!!!

Parmi ces ancêtres retrouvés, la plupart resteront dans l'oubli car leur vie de brassier, métayer, marchand, ou forgeron ... n'a suscité aucun écrit.

Par contre, certains ont laissé dans la postérité des actes ou ont participé à des événements qui nous permettent aujourd'hui de mieux les connaître.

C'est le cas au Falgoux, de Pierre, puis Guillaume et enfin Antoine COMBART.

Pierre COMBART, Sieur de Lacombe est décédé au FALGOUX (Lacombe) en mai 1675.

Grâce aux écrits de Mr Antony CHAMBON « Si le Falgoux m'était conté, les fougouniers en colère », on apprend que :

***Pierre COMBART** faisait partie des propriétaires fonciers du FALGOUX, vivant de leurs rentes ou exploitant leur domaine. Il était l'héritier d'une vieille famille fougounière.*

Il fut inhumé dans l'église dans le tombeau de ses prédécesseurs. Il avait succédé dans les années 1630 à son père, Jean, notaire. Il a fait fructifier son patrimoine qui comportait 3 domaines (Lacombe, le Cher Soubro et La Chaze) et l'a augmenté vers 1665 des domaines de Verdelon et de Neyrestang achetés au Sieur de Velzic.

Les titres associés seront pris par ses enfants :

- **Guillaume** le fils aîné, Sieur de Lacombe, avocat, n'a pas les faveurs de son père. Et c'est au fils de celui-ci, **Antoine**, encore mineur, que **Pierre COMBART** lègue domaine et maison de Lacombe. Il institue son petit fils « son héritier général et universel de tous ses biens ». Celui-ci sera qualifié de « bourgeois de la Michie » lorsqu'il décède en mars 1712 (source : son testament)
- Le 2eme fils, Jean-François portera le titre de Sieur de Neyrestan.

Sur mon arbre généalogique, les noms de famille se succèdent :

VEYSSIERE, MATHIEU, VIDAL, SABATIER, VIZET, RAOUX, FONTOLIVE, CHANUT, COMBART, DUCHER, BEGON, CONORT, BORDERIE, LAFARGE..... Je ne peux les citer tous.

Mais j'ai pu découvrir que parmi eux, il y avait :

- Un certain **Martin CONORT** né en 1690, bourgeois de St Vincent. Son petit fils, frère de mon ancêtre, fut maire de St Vincent en l'an 2.

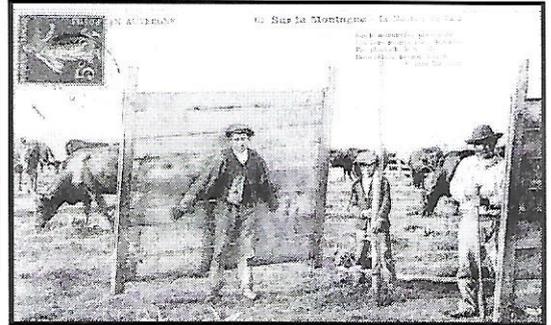
- Un certain **Georges BORDERIE** né en 1688, à Longevergne, paroisse d'Anglards. Ce fut une surprise de découvrir un ancêtre au château de Longevergne. Après enquête, il s'avère qu'à cette époque, le rez-de-chaussée du château était occupé par les fermiers, le propriétaire se réservant les étages supérieurs. (Je suis en contact avec plusieurs descendants de ce lointain ancêtre).

- Un certain **Jean SABATIER**, né en 1769, était fermier à Besse au Falgoux. Il était chaudronnier à Paris en 1793. Sa sœur Toinette y était porteuse d'eau. Un de ses fils fut soldat de Napoléon et reçut la légion d'honneur.

Il me reste certainement de nombreuses découvertes à faire sur mes ancêtres en étudiant les actes notariaux de l'époque (contrats de mariage, testaments, inventaires après décès...mais aussi litiges) qui sont des sources incroyables d'informations sur la vie autrefois.

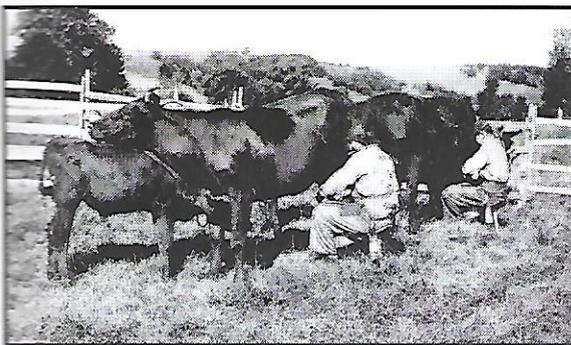
L'estive au buron est assurée par les **buronniers**. Le travail y est hiérarchisé, organisé, héritier d'une longue tradition. Le **vacher** est le responsable de l'organisation du travail au buron et surtout de la qualité du fromage. Il règne sur le **boutillier** (ou bouteiller) qui le seconde et s'occupe du troupeau, et sur le **pâtre** (ou bédéliér), souvent un très jeune homme, qui garde le troupeau et s'occupe des veaux. Les conditions de vie sont difficiles, éloignés de tous et de tout, et le travail ne manque pas car outre la fabrication du fromage, tâche essentielle, il faut s'occuper des bêtes, nettoyer le matériel et les locaux mais également assurer le montage et le démontage du **parc** régulièrement.

Pour assurer une bonne répartition de la « fumure » il est nécessaire de déplacer chaque jour les « clédas », les claies, barrières à claire-voies et les « rédas » lourds panneaux pleins disposés du côté d'où vient la pluie. Ce parc est déplacé sur 3 côtés tous les jours.



Faire l'**aigada**, c'est tourner autour de la montagne avec le troupeau, lentement en le laissant manger. Parti le matin à 7 ou 8 heures, il faut être revenu vers 16 h, pour la traite.

La montagne comprend 2 zones : **la fumade**, partie bien fumée où le parc passe et repasse, couverte d'une herbe fraîche et drue, et le **cercle** qui l'entoure, une couronne large de 2 ou 300 m, mangée, râpée au fur et à mesure que l'herbe croît. Cette zone d'isolement permet, le soir après la traite, vers les 17 h de laisser les vaches paître seules en liberté sans qu'elles s'écartent ou s'échappent....(Extrait « un pâtre du Cantal » de P. BESSON)



La traite a lieu 2 fois par jour. La 1ère est faite dès l'aube dans le parc où les vaches ont passé la nuit. Les veaux, libérés un à un au fur et à mesure de l'avancée de la traite, se précipitent vers leur mère et têtent goulûment. La descente du lait est amorcée. Le veau est ensuite attaché à la jambe avant gauche de sa mère.

Le vacher se déplace avec un tabouret monopode (le selon) fixé à la ceinture et à la cuisse par 2 courroies de cuir. Il porte à la ceinture une corne évidée remplie de sel. Il commence la traite, le « **garlou** » serré entre les genoux.

En début d'après-midi, les bêtes sont ramenées au parc et attendent la 2ème traite vers 16h. Après la traite, les vaches pâturent à leur guise la fumade puis rentrent au parc pour la nuit.

Les 10 litres de lait du garlou sont alors versés dans la gerle de 1 m de haut et large de 50 à 70 cm. Au rythme de la marche, la gerle se balance sur la « **barà** » supportée par les épaules robustes.

Le lait est encore chaud lorsqu'il arrive au buron. Le vacher caille le lait avec de la présure puis, après environ 1 h d'attente, la **calhadà** (coagulation du lait) s'est effectuée dans de bonnes conditions.

Le vacher utilise alors le « **frenial** » (aussi appelé « menolle », outil percé de larges trous) pour découper le caillé. Ensuite, par un mouvement lent et régulier de l' **atrassadou** (planche de frêne ou de hêtre de forme allongée)

le vacher rassemble les morceaux de caillé qui prennent en masse au fond de la gerle et libère progressivement le petit lait (le **mergue**) en surface. Celui-ci est alors enlevé avec le « **coupou** » (ou pousit). A pleine main, le vacher remonte la caillée et la place dans une sorte d'égouttoir (la « **faiscelle** ») installé sur une table munie d'un déversoir, la « **selle** » où il sera pressé à plusieurs reprises pour en faire sortir le maximum de petit lait. Cet ancien outil a été progressivement remplacé par la **catcheuse**.



Une fois la tomme bien égouttée, il faut la briser, l'émietter à nouveau à l'aide d'un pilon (le *trissadou*) ou d'une fraiseuse à main. Et le salage peut commencer avec de lents mouvements de brassage. La tome broyée et salée est alors mise dans une forme (moule qui a donné son nom à la fourme) garnie avec soin d'une toile très propre et à nouveau pressée pendant de longues heures. La tomme est ensuite démoulée, transportée dans la cave où elle s'affinera lentement.

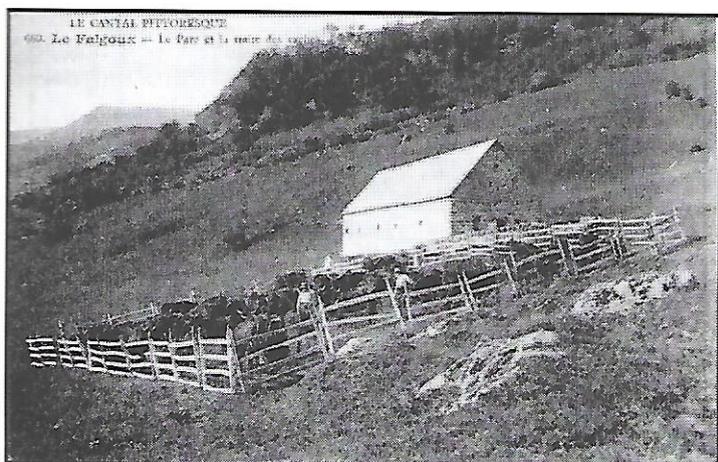
Il faudra tourner les fourmes, les essuyer, les brosser régulièrement afin d'éviter l'apparition de moisissures.

Au fil des semaines, une belle croûte se formera et se colorera de fleurs rouges.

Périodiquement pour suivre son évolution, le vacher enfonce dans le fromage un « *testadou* » petite tige creuse aux bords tranchants qui permet de retirer un échantillon pour en apprécier la qualité.

La « pate » produite entre le premier et le deuxième pressage est appelée la tomme du cantal. Elle permet la réalisation de recettes régionales particulièrement appréciées.

On distingue 3 stades de maturation pour le fromage : le cantal jeune (entre 1 et 2 mois d'affinage), le cantal entre-deux (entre 3 et 6 mois d'affinage) et le cantal vieux (plus de 6 mois).



Un parc au Falgoux
Rassemblement des bêtes pour la traite



Le départ d'une vacherie pour l'estive était toujours un spectacle. Vers la St Urbain (25 mai), les troupeaux s'ébranlaient et gagnaient les hauts pâturages en un pittoresque et bruyant cortège.

Souvent, le curé bénissait le troupeau avant son départ pour l'estive. Cette bénédiction était censée le préserver des maladies, des violents orages et autres dangers.

Ici, le curé du Falgoux, l'abbé Guénat bénissant le troupeau.
(cliché de R. VALARCHER, Paris-Centre-Auvergne).

Merci à JP VERGER pour la photo.

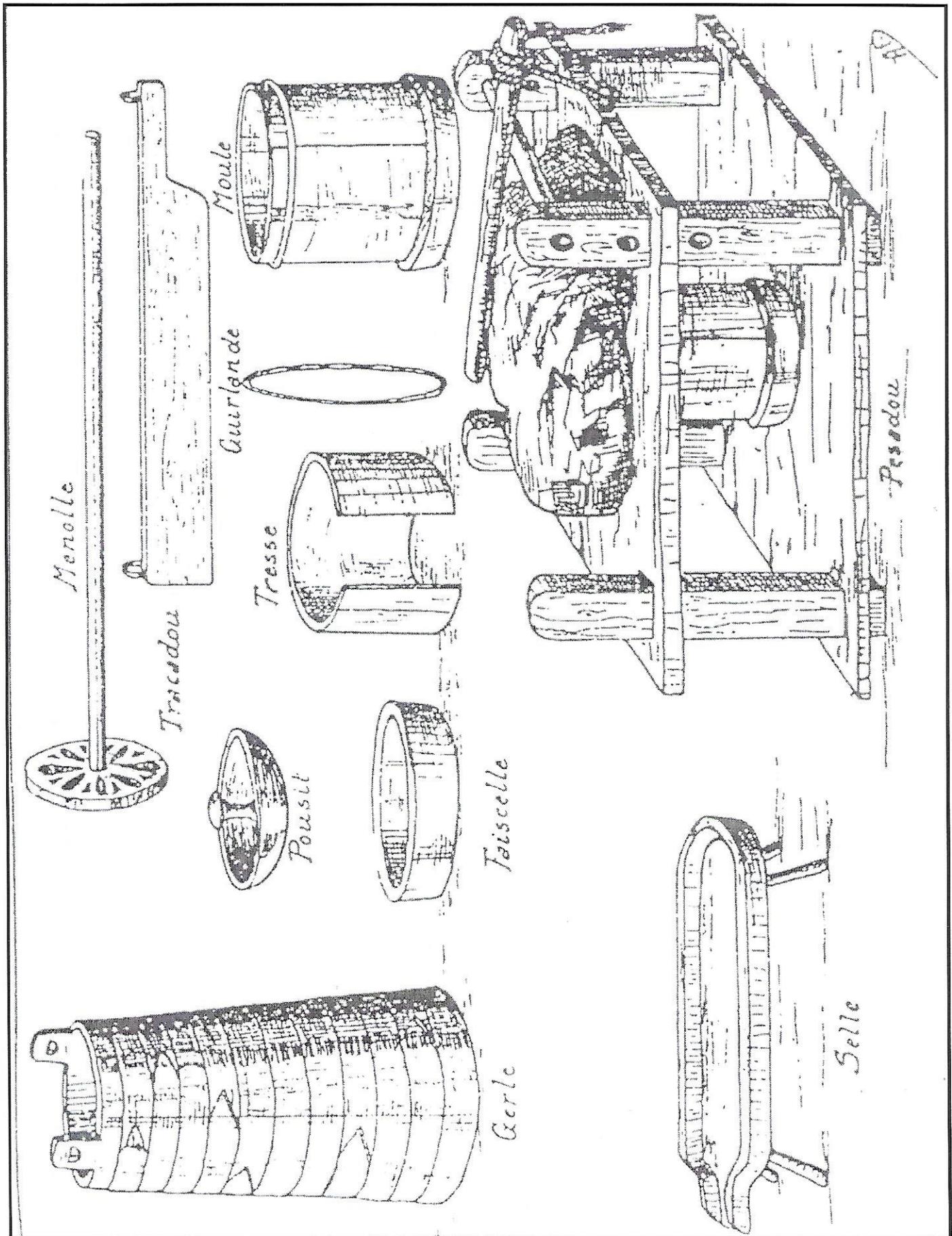


Autrefois, il y a très longtemps, une vie intense que l'on a peine à imaginer aujourd'hui, régnait sur les hauteurs. Tous les sommets pastoraux exploitables étaient occupés, même ceux qui paraissent inaccessibles de nos jours.

Et plusieurs chemins traversaient les pâturages sur de longues étendues. A la belle saison, marchands, pèlerins, pasteurs et voyageurs animaient des régions aujourd'hui désertes.
(Source : exposition ASPECT).

Ci-dessous, les outils servant autrefois à la fabrication du fromage.

(DURAND « la vie rurale dans les massifs volcaniques »). Document transmis par les Archives du Cantal.



Témoignage d'Albert dit Bilou MATHIEU (la Salière)

Né en 1915, Bilou quitte l'école vers 9 ans pour apprendre le métier de son père. Il débute comme pâtre au buron du Chaussedier, au col d'Aulac, puis il prit du galon, avec l'âge. Il se rappelle très bien, les conditions de vie difficiles, les orages violents là-haut dans la montagne.

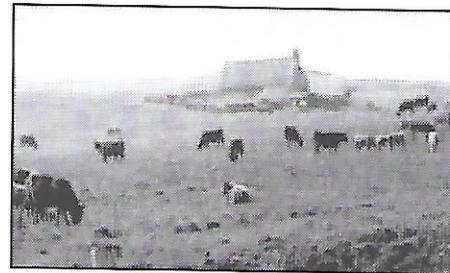
« On accompagnait le troupeau pour toute la période d'estive. Le travail était dur : la traite, la fabrication du fromage, l'entretien d'un potager et l'élevage de porcs » se souvient-il.

« La fabrication du fromage avait lieu à la laiterie, à l'étage inférieur. Pour l'affinage du fromage, on disposait d'une cave voutée située sous le bédélat ».

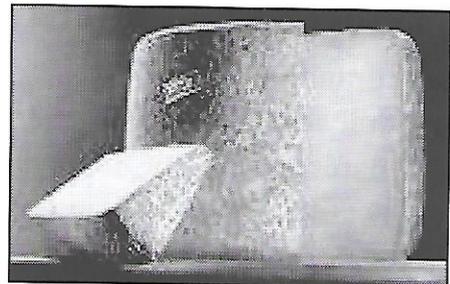
« On dormait dans une pièce située au-dessus de la laiterie face au bédélat pour profiter de la chaleur des bêtes... ».

C'était il y a longtemps, c'était hier ...

Sa plus grande fierté, avoir obtenu 2 fois le 1er prix à Aurillac pour la fabrication du Cantal (un concours avait lieu tous les ans à l'automne).



Buron du Chaussedier



Une fourme de Cantal

Les fourmes du Cantal. Souvenirs d'Henriette FAUX (Le Vizet, LE FALGOUX)

« Les fourmes étaient des meules de 40 à 50 kg fabriquées à la ferme et dans les burons pendant l'estive qui durait environ 4 mois.

« L'estivada » soignée par le vacher, murissait dans les caves voûtées à la température idéale. Le retour dans la vallée était l'objet des plus grandes précautions. Les « pièces » étaient alignées bien délicatement sur un lit de paille ou de foin dans les chars tirés au pas lent des bœufs. Le voyage durait plusieurs heures et il fallait éviter un jour de pluie ou de trop grande chaleur.

« Ah ! Le bon fromage au parfum de réglisse et d'herbes d'altitude !!! Et d'une saveur et qualité jamais égalées. »

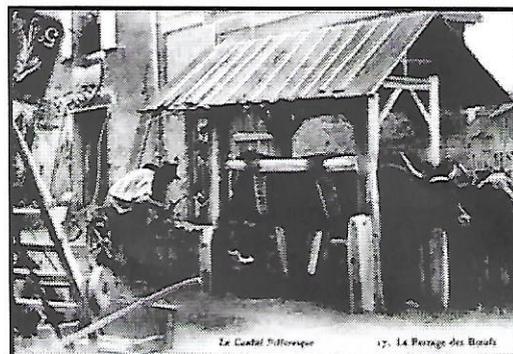
Melle CHAMBRE a recueilli l'information qu'il existait une fabrication de petits fromages au lait de vache fabriqués avec le même procédé que pour les grandes fourmes. Madame BERGOUNIOUX qui avait été laitière, en avait fabriqué quand le lait arrivait moins abondant à la laiterie.

Mon père, qui avait 2 vaches, faisait des « racaforts » (petites meules de 25 à 30 cm de diamètre et de 10 à 15 cm d'épaisseur) et cela en période de lactation mai-juin. Le lait était caillé et pressé en tome sur une presse très rudimentaire. Après une certaine fermentation, la tome était « frisée », salée et placée dans un moule en bois « la finture » garni d'une toile et mise sous une autre presse. Ces petites meules qui pesaient 2 à 2,5 kg étaient entreposées sur des planches à la cave et « soignées », retournées, essuyées. Quand leur croûte présentait des « fleurs rouges », le fromage était bon. »

Un grand merci à ces deux « anciens » pour leur témoignage. Grace à eux, nous avons un aperçu de la vie quotidienne dans notre vallée autrefois.

LE MARECHAL-FERRANT

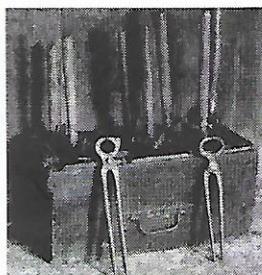
Chaque village avait, jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, un maréchal-ferrant. Les bêtes de trait (chevaux, bœufs..) étaient alors nombreuses. La motorisation les a fait disparaître et de nos jours on ne trouve plus que des maréchaux-ferrants itinérants. Ce métier, connu depuis le VI^{ème} siècle avant JC va se développer à partir du XII^{ème} où les bêtes de trait vont être ferrées. Le maréchal-ferrant faisait office de médecin, dentiste, rebouteux mais aussi de vétérinaire.



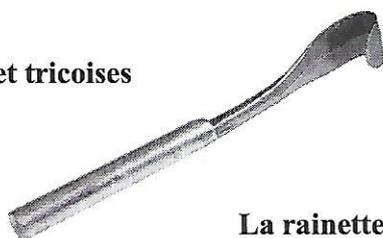
*Le patron du maréchal ferrant est
Saint Eloi d'été, le 25 juin*

Le FERRAGE des animaux (*metiers.free.fr*)

L'animal est installé dans le « travail » (voir carte postale ci-dessus). Le maréchal-ferrant avec son grand tablier de cuir, retire les anciens clous avec *les tricoises*, puis l'excédent de corne est enlevé avec *le bouter* en s'aidant de la *mailloche* ou *brochoir* qui est le marteau typique du maréchal-ferrant. Pour terminer le parage du sabot, le dessous est nettoyé avec *la rainette* et les côtés limés avec la *râpe*. Le fer chauffé dans la forge était ajusté sur le sabot, mis en place et broché avec des clous à tête carrée. Les pointes des clous étaient ensuite coupées et la partie restante repliée dans le sabot.



Mailloches et tricoises



La rainette

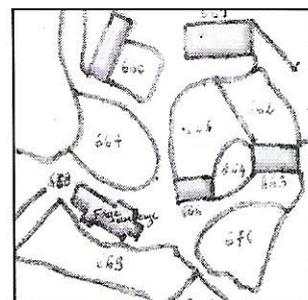


Des bouter

Les maréchaux-ferrants au FALGOUX

Informations transmises par JP. Verger

Au XVIII^{ème} siècle et probablement aux siècles antérieurs, la maréchalerie était située à La Jarrige à l'intersection des chemins allant de l'église au Vizet et de la Maréthie à Neyrestang. Le maréchal-ferrant était aussi le forgeron du village. A la fin du XVIII^{ème} siècle, une 2^{ème} forge s'installe au bourg. Tous les maréchaux appartiennent à la même famille, c'est une véritable dynastie souvent alliée avec des familles tenant les forges des autres paroisses (St Vincent).



Plan La Jarrige-Le Falgoux 1807

La famille CHATONNIER, une dynastie de maréchaux-ferrants au FALGOUX :

Pierre CHATONNIER épouse en 1688 Louise FAYET. Leur fils François épouse Jacqueline AURIAC. Puis, c'est le tour de Pierre marié à Toinette CHANUT. Leurs deux fils, François né en 1739 et décédé à 39 ans et Antoine décédé vers 1829 étaient maréchaux-ferrants et aubergistes à la Jarrige.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, Martin MERLIN va remplacer la dynastie CHATONNIER. Il formera des membres de la famille CHANUT qui s'installeront au Vizet.

Jean LAVERGNE « lou faure » sera forgeron après 1850.

HISTOIRE DE NOS VILLAGES

Différents métiers existaient au FALGOUX entre 1900 et 1940.

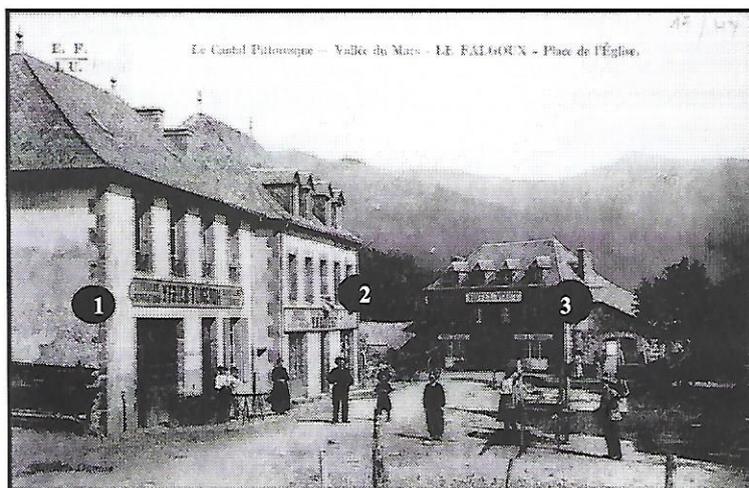
Aubergistes	: Germaine MAS - VIZET - JACQUIER (Néronne)
Cafés	: FABRE - DELZONGLE - VIDAL puis SERRE
Bouchers	: SERRE
Marchands de bois	: RISPAL - JACQUIER - BERGER - VIDAL
Boulangers	: FABRE - FAUX
Cordonniers	: LASSALLE - MAISONNEUVE - DELZONGLE
Couvreur	: Léon MENET
Epiciers	: VIZET - MATHIEU - GIBERT - DUMAS
Forgerons	: YTHIER - CHANUT
Garage	: YTHIER
Menuisiers	: SARRET - SERRE (La Franconèche)
Modistes	: DUMAS - VALARGHER Agathe qui était aussi repasseuse
Scieries à vapeur	: JACQUIER - RISPAL - BERGER
Tabac	: Mme veuve VIZET
Tourneur-boisselier	: VALARCHER
Voitures à volonté	: FAUX (qui faisait aussi autobus)

Il ne faut pas oublier les transports voyageurs et marchandises dans la vallée du Mars.

Et partant du FALFOUX : DUMAS - CHAMBON - VIZET - FAUX.

Avant la guerre de 1914, il y avait ROUSSY - BRUEL et l'association BRUEL-FAUX dont le véhicule fut réquisitionné.

Source : Manuscrit de Melle CHAMBRE



Sur les cartes postales ci-dessus, on peut voir :

l'enseigne du forgeron YTHIER (1) à côté de l'épicerie GIBERT (2) ainsi que l'hôtel VIZET (3).

Derrière la fontaine sur la place, l'église à gauche et au fond on aperçoit la boulangerie FABRE (4) ou se tenait également un bar.

Entre la boulangerie (4) et le forgeron (1), on peut distinguer deux petites maisons.

Dans l'une d'elle se trouvait l'échoppe du cordonnier LASSALLE.

Ces maisons ont été détruites et le foyer rural y a été construit.

La plupart de ces petits commerces qui donnaient vie au village, ont disparu aujourd'hui.

Latin, grec, gaulois, anglo-saxon... Autant de langues qui, en se fondant les unes aux autres, ont contribué à la formation du français, comme des autres langues européennes.

Le désir de garder ses racines a cependant permis la survivance dans nos régions de France d'une grande variété de langues minoritaires, appelées « patois ».

A partir du milieu du XVIème siècle, on constate un divorce entre l'usage écrit et l'usage oral. En effet, si le français devient une obligation pour tous les habitants de la France, cela est surtout vrai dans les écrits, car pour ce qui est de l'oral, le Cantal ne fait pas exception aux autres régions. Les langues régionales continuent en effet à rester le mode préféré d'expression des populations.

L'enseignement continue de se faire en latin jusqu'au XVIIIème siècle. Pourtant en 1790, une enquête avait révélé qu'à peine un Français sur 10 parlait vraiment le français et qu'un Français sur 4 l'ignorait complètement. L'abbé Grégoire avait prononcé en 1794 un discours préconisant l'abolition des « patois » afin que le français devienne réellement la langue unique de la République. La création des écoles normales d'instituteurs, destinées à enseigner le français aux maîtres d'école « patoisants » n'avait pas pour autant fait disparaître les langues régionales, qui ont continué à vivre librement et naturellement à côté du français pendant tout le XIXème siècle.

Extraits d'articles

« ces langues qui ont fait la France » (Gé magazine)
et Wikipédia

C'est du début du XXème siècle que datent les premières atteintes à la vitalité des « patois ». La désaffection pour les langues régionales ne commence vraiment qu'avec la grande guerre, à cause essentiellement des brassages de populations qui suivirent et des punitions systématiques à l'école. Le français allait dès lors prendre la première place dans la vie de tous les jours et reléguer les « patois » dans des usages plus restreints, réservés aux conversations familiales ou entre villageois.

Aujourd'hui, nos langues régionales ont toutes du mal à survivre.

A la recherche de leurs racines, les jeunes manifestent un goût nouveau pour la langue de leurs ancêtres. Ils sont soucieux de sauvegarder les traditions linguistiques et culturelles de leur région.

LE PATOIS ASSOCIE A LA QUETE DES RACINES

L'**auvergnat** est un dialecte de la Langue d'Oc parlé en Auvergne.

Des débats animés ont lieu pour savoir si l'auvergnat est de l'occitan ou non. Tout dépend en fait de la définition de ce mot : si "occitan" est pris dans le sens de "langue d'Oc", à l'évidence, l'auvergnat, forme écrite de nombreux troubadours est de l'occitan, et même une de ses formes les plus littéraires, ayant préservé certains mots anciens ; mais certains défendent une conception plus restrictive de l'occitan qui exclut l'auvergnat. En effet, la langue « normalisée » défendue par les partisans d'un occitan « central » a des conjugaisons un peu différentes des conjugaisons auvergnates et de nombreux mots valorisés car retrouvés dans certains secteurs occitans en même temps que dans la langue cousine du catalan, là où l'auvergnat garde d'autres formes anciennes de la langue d'Oc, très proches de l'occitan provençal. C'est probablement le département du Cantal qui représente aujourd'hui le mieux la culture auvergnate, et où les composantes importantes que sont la langue, la tradition culinaire, la musique, sont les plus vivantes.

Malheureusement une bonne partie de la population qui comprend ou parle un peu ou couramment le « patois » ne sait pas le lire et encore moins l'écrire.

Nous avons appris l'existence du « concours scolaire Eugène CHAMBON » créé en 1973 pour « encourager l'enseignement de la langue régionale ». Il était patronné par tous les recteurs successifs de l'Académie de Clermont, et doté pendant longtemps par M. Eugène CHAMBON, important industriel parisien, originaire du Cantal (le Falgoux), puis par le cercle Terre d'Auvergne qui l'a toujours organisé et géré. Ce concours a fourni, depuis ses débuts, plus de 1700 textes en langue auvergnate. Jusqu'aux alentours de 1982-1983, les participations spontanées furent nombreuses, puis l'existence du concours a reposé davantage sur les stimulations d'enseignants dévoués.

La transmission de la langue se fait pour l'essentiel dans le cadre familial (grands-parents à 61 %, ou encore l'entourage à 50 %) avec une part très faible par le réseau institutionnalisé qu'est l'école (10 %). De plus le souhait d'apprendre est très présent. Il est le plus fort chez les moins de 35 ans (23 %). Le désir de voir la langue proposée à l'école est le plus fort dans les départements occitans (Haute-Loire 53 %, Puy-de-Dôme 51 % et Cantal 74 %).

Qui parle encore le « patois » en Auvergne aujourd'hui ?

On considère que plus de 800 000 personnes le comprennent à des degrés divers et que 300 000 sont encore capables de le parler. Son avenir est grandement menacé.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, la population vivant en Auvergne s'exprimait majoritairement en occitan. En 1950, toute la campagne auvergnate était bilingue mais elle s'est vidée et la langue s'est recroquevillée au fond des maisons et des fermes et est utilisée par la famille et le voisinage.

Cette langue ne survit que par la volonté d'une poignée de volontaires.

Clément BESOMBES a recueilli et arrangé bon nombre de légendes concernant l'ensemble du pays. Une légende existe concernant les seigneurs de Clavières dont le château dominait la vallée. Cette légende a toute sa place dans une revue sur la vallée du Mars puisqu'elle a alimenté depuis des siècles un proverbe météorologique local. La transcription et la traduction ci-dessous sont tirées de son ouvrage Parpandejadas (Bavardages).

IOLANDA DE CLAVIÈRS

UNA LEGENDA A PREPAUS DE IOLANDA DE CLAVIÈRS

Lo chastèl de Clavièrs, comuna de Mossajas, abritava i a del temps, una genta domeisèla : Iolanda. Iolanda aviá dels piaus negres e fresats que li acatàvaun l'eschina dusca las anchas. Iolanda aimava lo filh del senhor de Montclar. Podiá veire chasca jorn, de l'autre costat de la valada, sur la comuna d'Anglards, las torres negras del chastèl de son galant.

Iolanda voliá se maridar, mès son paire refusava aquel mariatge amb l'eiritièr d'una familha mens richa que la siòna.

Iolanda, per empaitar que de riches senhors venguèsson li faire la cort, amb les estalhants copet sa borra e despuei la punta de la torre la getet dins la valada. La crana borra negra se botet a volar, portada pel vent, et tota la valada s'acuquet coma s'anèssa faire auratge.

Despuei aquel jorn quand bufa lo plujau e qu'arribon las niulas, lo monde dison :

“Quí i a la borra de Iolanda, deman lo matin pleurá.”

UNE LEGENDRE A PROPOS DE YOLANDE DE CLAVIERS

Le château de Clavières, sur la commune de Moussages, abritait il y a longtemps, une jolie demoiselle : Yolande.

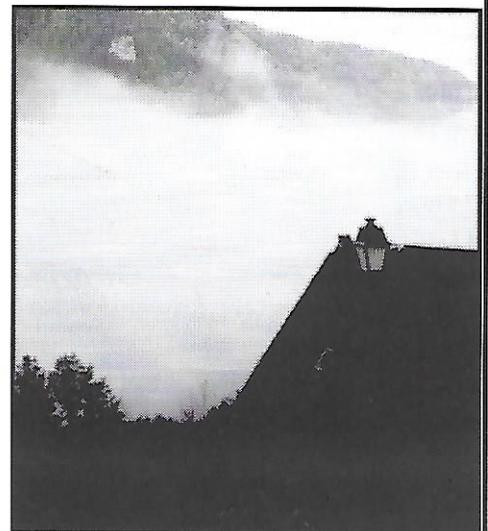
Yolande avait des cheveux noirs et frisés qui lui couvraient le dos jusqu'aux reins. Yolande aimait le fils du seigneur de Montclar.

Elle pouvait voir chaque jour de l'autre côté de la vallée, les tours noires du château de son amoureux.

Yolande voulait se marier, mais son père refusait ce mariage avec l'héritier d'une famille moins riche que la sienne.

Yolande, pour empêcher que de riches seigneurs viennent lui faire la cour, avec des ciseaux coupa sa chevelure, et depuis le sommet de la tour, elle la jeta dans la vallée. La belle chevelure noire se mit à planer, portée par le vent, et toute la vallée s'assombrit comme s'il allait faire orage.

Depuis ce jour-là, quand le vent de l'ouest souffle, que les nuages arrivent, les gens disent :
“Voici les cheveux de Yolande, demain matin il pleuvra.”



Une histoire de famille.....Les MONTCLAR...

Le château de **LONGEVERGNE**, le château de la **TREMOLIERE** (tous deux situés sur la commune d'Anglards de Salers) et le château de **MONTBRUN** (commune de Méallet) surplombant la vallée du Mars, ne nous sont pas inconnus. Leur destin, au fil des siècles, sera lié suite à des alliances.

Sources : arbres généalogiques déposés sur Généanet ainsi que les mémoires de M. René SERRE qui habita le château de Montbrun. Il était le gendre de Jules MAISONNEUVE, originaire de St Vincent, qui avait acheté le château de Montbrun après avoir fait fortune à Paris en tant que boucher.

Vers 1500, Luce de Bort (petite fille de P. de **LONGEVERGNE** et Hugues de Bort) était Dame de **Longuevergne**. Sa fille, **Jeanne** se maria en 1512 avec Guy II (Guinot) de **MONTCLAR**, Seigneur de **Montbrun**. Par ce mariage, le château de **Longuevergne**, son moulin et sa ferme entrèrent dans le patrimoine de **Montbrun** et y restèrent jusqu'à la révolution (vente à Antoine **LAVERGNE**).

Leur petit-fils, Guy III de **MONTCLAR** était seigneur de **Montbrun** et de **Longuevergne**. Il fut le plus riche et le plus illustre des **MONTCLAR**. C'est lui qui acquit les *tapisseries de Montbrun* devenues les fameuses *tapisseries d'Anglards*.

Son fils, Jean II de **MONTCLAR** servit dans la compagnie des chevaux-légers du Marquis de Nerville. Gaspard de **MONTCLAR**, fils de Jean II, fut capitaine au régiment de la Reine (voir encadré ci-dessous). Hercule de **MONTCLAR** (l'autre fils de Jean II), sans postérité, décéda en 1683 et un *inventaire détaillé du château de Montbrun fut établi**. Il transmit tous ses biens à son frère Jean-Charles. Et c'est la fille de ce dernier, Marie-Françoise de **MONTCLAR**, veuve et sans enfant, qui fit donation du château de **Montbrun** à son cousin Jean-Dominique de **MONTCLAR** de la Trémolière à Anglards.

Longuevergne devint Longevergne au fil du temps

(Voir arbre généalogique page suivante)

Gaspard de MONTCLAR était capitaine au régiment de la Reine quand, en 1652, il fut blessé de 4 coups de feu alors qu'il s'interposait et s'efforçait de calmer les habitants d'Anglards qui s'étaient révoltés. Cette révolte avait commencé en 1635 quand les anglardiens refusèrent de payer l'impôt sur les animaux aux pieds fourchus autrement dit les vaches. Ils malmenèrent sérieusement les sergents et les archers, ce fut « *la guerre des sabots* » qui dura 17 ans. Finalement, les « carabiniers » d'Anglards durent s'incliner devant l'armée royale. De Montclar écrivit à Louis XIV pour obtenir la grâce des rebelles. Le roi lui répondit le 16/08/1657 lui faisant savoir que seuls les chefs de la rébellion seraient châtiés.

*Maître Deydier, notaire dressa le 27/02/1683 un **inventaire du château de Montbrun**.

Il indique la présence de tapisseries de haute lice appendues dans la « salle basse » et de 3 tapisseries dans la chambre du 1er étage.

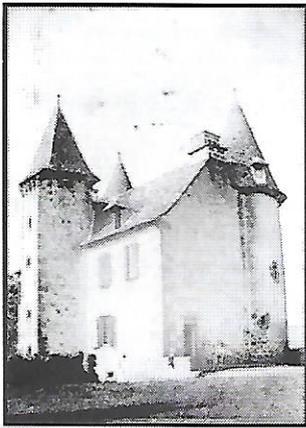
Ce fut **Guy III de Montclar**, baron de **Montbrun** qui les acheta à l'occasion de son mariage avec Renée de Chalus, la fille du seigneur de Cordès. Il demanda au tapissier de s'inspirer de dessins représentant les châteaux de Montbrun et de Cordès et de marquer ces tapisseries à l'écu des Montclar (d'azur au chef d'or) et des Chalus (d'azur au poisson d'or en bande, accompagné de 5 étoiles de même, deux en chef et 3 en pointe).

C'est la tapisserie aux 2 licornes qui représente les deux châteaux. (il existe une description précise de ces tapisseries). Quand, le 2/11/1756, Marie-Françoise de Montclar fit donation de tous ses biens à son cousin de la Trémolière, les tapisseries furent déménagées de Montbrun à Anglards. Et c'est là qu'elles furent inventoriées, le 6 germinal de l'an II de la République, par le commissaire Croizet, chargé de mettre sous scellés les biens des Montclar, inscrits sur la liste des émigrés.

Elles ont aujourd'hui une valeur inestimable mais elles furent longtemps considérées sans valeur et reléguées dans les combles du château, ce dernier ayant été acquis en 1860 par la commune d'Anglards pour en faire un presbytère..

C'est le curé d'Anglards qui découvrit ce trésor.

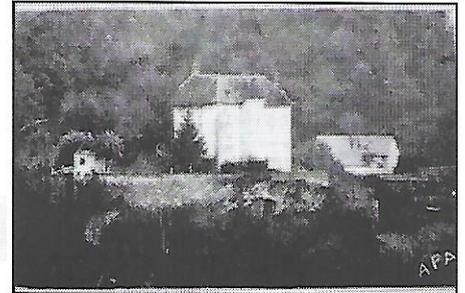
Elles sont classées sur l'inventaire des monuments historiques depuis 1908.



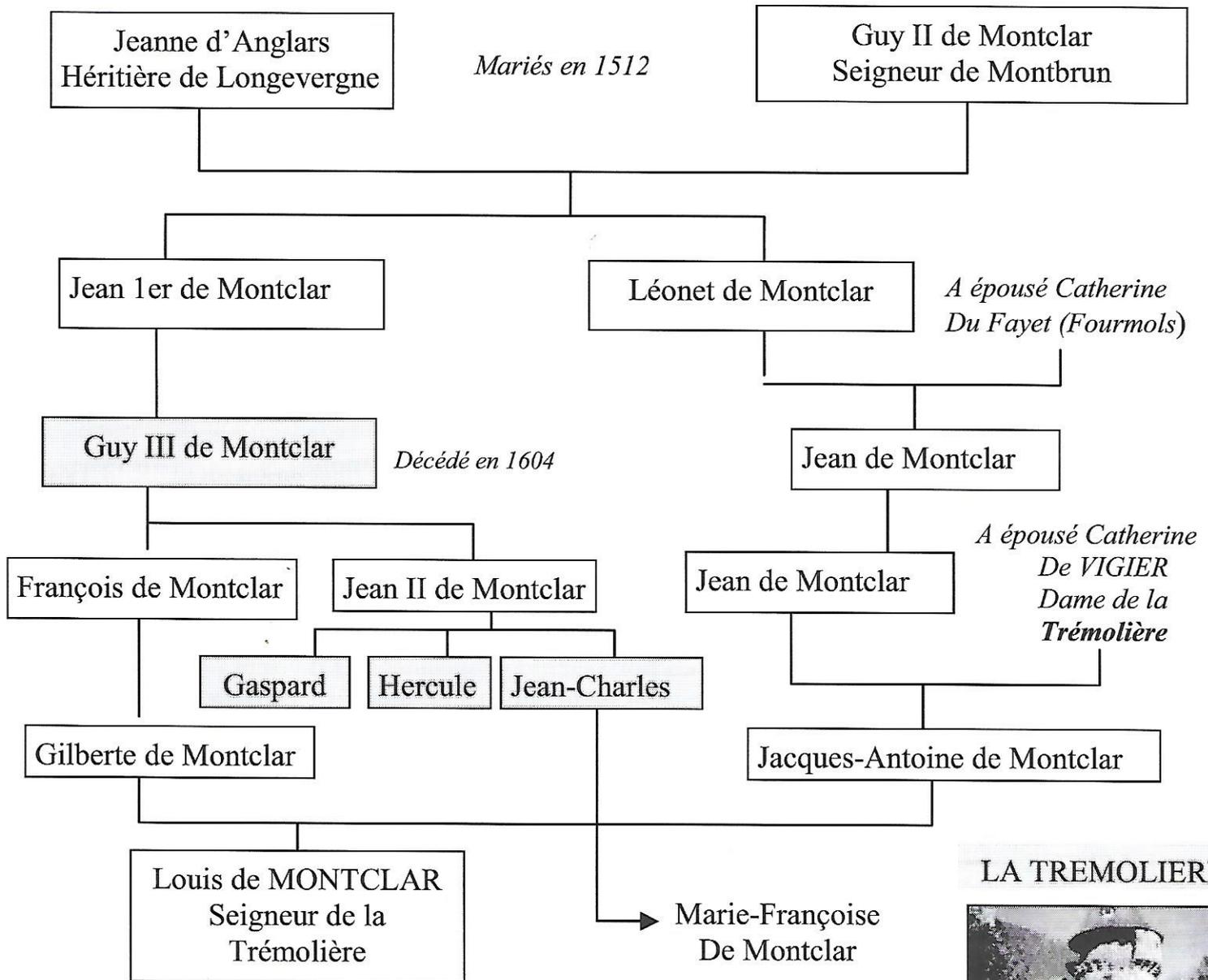
LONGEVERGNE

Le château de Montbrun appartenait en 1330 à Géraud de Grossaldet qui maria sa fille unique à Raymond III de Scorailles.

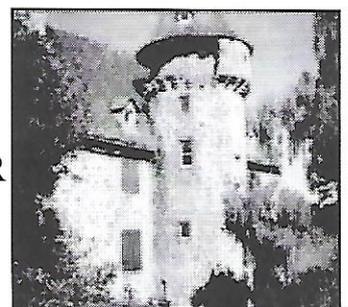
En 1362, leur fille Marguerite de Scorailles épousa Bernard de Montclar et reçut en dot le château de Montbrun qui entra ainsi dans la descendance des Montclar avec tous ses droits et ses dépendances.



MONTBRUN



LA TREMOLIERE



Le petit-fils de Louis de MONTCLAR, **Jean-Dominique de MONTCLAR** sera Seigneur de la Trémolière, Baron de Montbrun et de Longevergne.

Jacques MALLOUET est né à Paris en 1928 de parents cantaliens. Il a fait son retour au pays en 1933 (Valette) et a consacré sa retraite à l'écriture.

De nombreux livres ont vu le jour (« Entre Dordogne et Puy Mary », « Jours d'Auvergne », « Auvergne de nos racines »... et bien d'autres).

Il fut chroniqueur au journal « la Montagne » et nous a laissé de nombreux témoignages.

Son but était de mieux faire connaître les coutumes, les légendes et les contes du Cantal.

Je pense que c'est lui rendre hommage de retranscrire quelques uns de ses textes.

« LO COTSO » et le paiement du pain Extraits de « Entre Dordogne et Puy May »

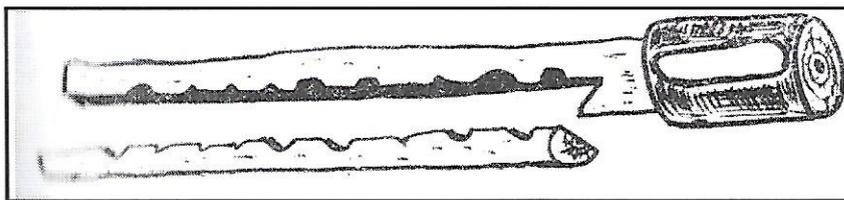
« Il y a quelque trente ans, peu nombreuses étaient les familles qui payaient comptant le pain nécessaire à la maisonnée. La dette était acquittée chaque semaine, parfois chaque mois. Autrefois, pour éviter toute contestation lors du règlement, on utilisait un instrument rudimentaire, mais très astucieux, connu sous le nom de « *lo cotso* ».....

« ...En dialecte occitan du Nord Cantal, « *faère uno cotso* » signifie « marquer d'une encoche » un objet quelconque en bois, à l'aide d'un outil tranchant.... »

« ...Dans une haie, on coupait une tige de coudrier de deux ans, la plus rectiligne possible, sans nœud, et on l'écorçait, sauf à l'une de ses extrémités, où l'on conservait une largeur d'écorce d'une main environ. Un coup de couteau porté à plat sur cette partie, dégagait une surface de bois uni, sur laquelle on inscrivait le nom du client.... Tout prêt de cette sorte de manche non-écorcé, un second coup de couteau taillait un biseau atteignant à peu près le diamètre. Puis la tige était fendue sur toute la longueur... On obtenait ainsi deux morceaux nettement différents « *lou masclè* » (le mâle) portant le nom du client et « *lo femno* » (la femelle). »

« Un client se présentait à la boulangerie, demandait une livre de pain et désirait différer son paiement. Il présentait alors au boulanger la partie femelle de sa « *cotso* ». Dans la collection qu'il gardait chez lui, le commerçant recherchait le mâle correspondant., l'ajustait avec soin sur la femelle, reformant les deux parties l'une contre l'autre, il pratiquait au couteau une encoche. Il opérait de telle façon que les 2 morceaux en portassent l'empreinte.... Le client récupérait sa partie femelle tandis que le boulanger replaçait le mâle dans sa collection... Il existait, bien sûr, des variantes pour indiquer l'achat d'une tourte ou d'une demi-tourte....

Le procédé était infaillible et ne permettait aucun trucage, aucune contestation... »



En haut, le « mâle » conservé par le boulanger avec le nom du client.

En bas, la « femelle », propriété de l'acheteur.

Cet objet insolite a disparu de nos jours.

Ce témoignage provient de la région de Riom-ès-Montagne et nous supposons que « *lo cotso* » était également utilisé dans la vallée du Mars. Nos anciens, peut-être, s'en souviennent.

La statue de Saint Ferréol (Le Vaulmier)

Dans le bulletin N°3, je lançais un appel concernant la statue de Saint Ferréol .

Mon appel a été entendu par Suzanne **DUEZ-ROBERT** (le Vaulmier) qui m'a fait parvenir des photos ce dont je la remercie vivement.

En prime, elle nous relate ci-dessous ses souvenirs concernant la fête patronale de Saint Ferréol, ainsi que l'histoire de ce Saint.

« La fête patronale de Saint Ferréol avait lieu le dimanche qui suivait le 18 septembre, juste avant la rentrée des classes. C'était pour nous l'occasion de réunir la famille avant le départ pour Paris.

Après la messe et le dépôt de la gerbe au monument aux morts, le repas durait une bonne partie de la journée. Les tablées de 20 personnes étaient courantes. L'après-midi, avaient lieu de nombreuses animations qui changeaient au fil des années et des modes...

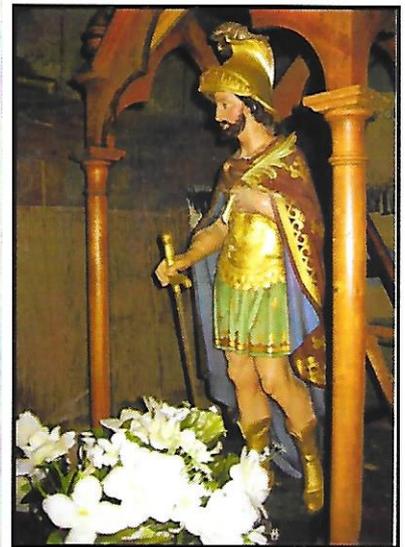
Nous avons connu le rituel concours de quilles et de bourrée, quelquefois, un ball-trap réjouissait nos chasseurs. Pour les enfants, les courses à l'œuf, les courses à pied, le radio-crochet apportaient beaucoup d'animation.

Nous avons eu aussi le départ de la montgolfière; elle faisait bien 3 m de haut et était en papier; Extraordinaire à nos yeux d'enfants. Une fois, elle a atterri dans les prés du Furgoux !!!

Le clou de la fête était sans aucun doute la représentation du groupe folklorique, mais aussi le feu d'artifice et le traditionnel bal sur parquet car il n'y avait pas de salle assez grande au Vaulmier.

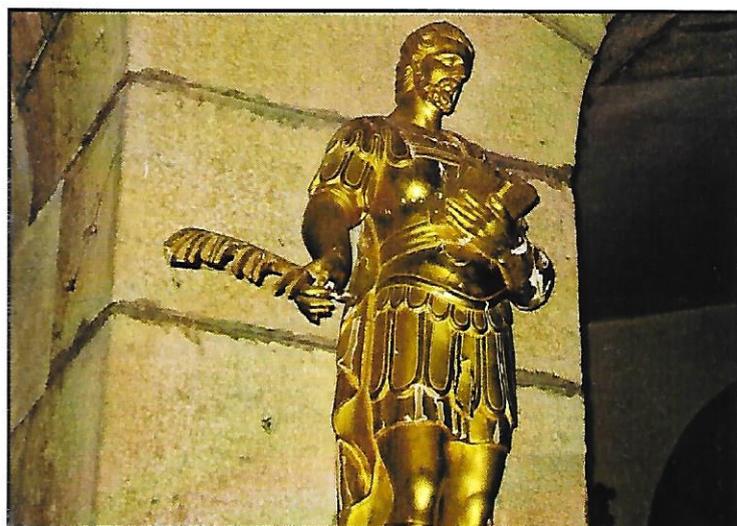
Je n'avais pas encore le droit d'y aller !

Il y avait sûrement encore mille réjouissances mais je laisse à d'autres le soin de vous les raconter..... »



SAINT FERREOL, notre Saint patron : **FERREOL** est un nom chrétien des premiers siècles (du latin Ferreolus : dur comme fer) au sens mystique de : « ferme, inébranlable dans la foi »; on connaît plusieurs saints de ce nom dont 2 martyrs et 4 évêques.

Saint Ferréol au Vaulmier est représenté en « tribu romain » avec la palme du martyr à la main, c'est donc certainement le légionnaire romain du IVème siècle, dénoncé comme chrétien et martyrisé à Vienne (Isère) vers 301 sous l'empereur Donatien. Il était l'ami de Saint Julien vénéré à Brioude. Avant la fin du règne de Dioclétien en 305 s'acheva l'époque des grandes persécutions. En 315, l'empereur Constantin promulgua l'Edit de Milan qui accordait la liberté de culte.



Saint Ferréol est considéré comme le protecteur des cultures, en particulier des vignes comme Saint-Vincent. On trouve sa statue dans l'église du Vaulmier en entrant à gauche.

Ci-dessus, deux autres représentations dont une statue de procession.

Un grand merci aux personnes qui ont permis à Mme DUEZ de photographier ces statues afin qu'elles ne tombent pas dans l'oubli.